

The background of the book cover is a dark, atmospheric photograph of an interior space. It features a staircase with a dark wooden railing in the lower half, and a bright, hazy light source in the upper left, creating a strong contrast and a sense of mystery. The overall color palette is dominated by blacks, greys, and a warm, yellowish-gold light.

Pierre Jouve
Brigade criminelle

L'Enquête
inédite

DENOËL
Extrait de la publication

Brigade criminelle

DU MÊME AUTEUR

François Mitterrand, portrait total, Carrère, 1986
(avec Ali Magoudi)

Jacques Chirac, portrait total, Carrère, 1987 (avec Ali Magoudi)

Les Dits et les non-dits de Jean-Marie Le Pen : enquêtes et psychanalyse,
La Découverte, 1988 (avec Ali Magoudi)

Venise portuaires, Marsilio, Venise, 2001

Bruxelles portuaires, Mazzotta, Milan, 2003

Pierre Jouve

Brigade criminelle

L'enquête inédite

DENOËL

Ouvrage publié sous la direction
de Guy Birenbaum

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation
de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation
du droit de copie.*

www.denoel.fr

© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

*À ma mère Élisabeth Jouve-Krausz, résistante,
rendue hallucinée par le crime,
À Catherine Rocher, victime de Guy Georges.*

1.

Ana

Il me faut quitter la Maison de la mort. Écrire le livre, après le reportage, après cette agitation paroxysmique de mon esprit dans le sanguinaire réel ou philosophique. Pas de la blague. Du vrai cadavre. De la tragédie authentique. De la société infâme, en veux-tu, en voilà. Du truand, du cocu, du médiocre cupide assassin, du meurtrier en série.

Filer. Dire au revoir à Jean-Claude Mules, dit Docteur la Mule, champion toutes catégories de la participation policière aux séances d'autopsie ; au revoir à Frédéric Péchenard, chef de la « Crime », avenir brillant devant lui.

« À bientôt peut-être », aux deux policiers qui ne purent empêcher Richard Durn, le multimeurtrier de Nanterre, de se jeter par la fenêtre du bureau 415 et de s'esquinter là, juste vingt mètres en dessous. La pièce 415 et ses policiers (garantis de Bresse, comme on dit à la « Crime ») que je fré-

quentais assidûment, avant le suicide, pour mater « la vraie vie de flic ».

« Salut ! Je m'en vais. » Ce serait donc ma dernière visite de la « Crime » de haut en bas, Leica (autorisé) en bandoulière. Me voici stoppé devant Ana, avant de descendre. Elle pose pour moi dans l'ultime soupente, type cagibi, au plus haut du plus haut du 36, quai des Orfèvres, à Paris-sur-Seine, adresse la plus célèbre de France en matière de police. Maigret, dites-vous ? Maigret n'est rien, ici. Une anecdote « maigrelette »...

Je photographie le beau visage d'Ana ; ses seins nus de jeune femme merveilleuse. On ne dirait pas, mais je suis à la Brigade criminelle. Joues roses, regard chaud et aguichant, avec les très longs cils d'une gazelle de la séduction.

Ana, jeune femme chauve. Elle a un trou noir dans la partie supérieure de son crâne. Ana n'a qu'un demi-corps. Elle est un mannequin en matière plastique rigide. La tête et le buste sont à taille humaine. Ses longues jambes ont été jetées sous une table, à un mètre d'elle, parmi d'autres jambes et d'autres mannequins. Jambes désassemblées, tailles diverses, tas de jambes.

Ana est l'une des pièces d'un jeu d'échecs grandeur nature que les flics de la Brigade criminelle emmènent dans Paris pour leurs reconstitutions. Dans le trou du crâne, les policiers insèrent deux

doigts pour la soulever, puis la déposer à la place d'une morte.

Quand Ana a-t-elle servi pour la dernière fois ? Où ? Qui a-t-elle été par substitution ? Michel Vielfaure, mon accompagnateur, ne sait me répondre. Ce policier n'a pas été « en affaire » avec Ana. Il la découvre comme moi, ne l'a jamais vue auparavant, a utilisé « les autres ».

Ana a-t-elle joué son rôle sinistre et muet à la place des jeunes filles tuées par Guy Georges par exemple ? Car Ana symbolise les dérèglements sexuels, les violences passionnelles ou mercantiles de l'amour, qui président à tant de meurtres sur lesquels enquête la « Crime » à longueur d'année.

Ana trouble les lieux avec sa belle gueule, sous ce crâne chauve et rose, sur lequel aucune perruque à longs cheveux n'a jamais été apposée, comme on le fait dans les vitrines des commerçants. Ana est l'anomalie, dans cette petite pièce mal fichue, débarras sous les toits.

Les policiers rangent ici les mannequins qu'ils utilisent pour les reconstitutions des scènes de crime. Enfants, femmes et hommes roses en plastique ou en tissu, posés par terre dans un coin de ce local, têtes, corps, en vrac, physionomies figées et inexpressives dans leur housse transparente de plastique de protection contre la saleté. Immobiles comme les cadavres

réels. Je pourrais les piétiner, les défigurer, leur faire subir les ultimes et terribles minutes que ceux qu'ils remplacent vécurent.

Ana et ses collègues mannequins sont l'image édulcorée du zoo humain que visite sans cesse la Brigade criminelle. Ils disent à leur façon la mort, avec la légèreté qui est la leur, la mort qui est le « la » de cette troupe de flics particuliers que je vais quitter.

Le local inconnu dans lequel je me trouve ressemble à un petit laboratoire mal équipé. Quelques tables de fer avec une chape de carreaux d'émail blanc, sur lesquelles les policiers examinent des pièces à conviction. Deux évier sont bordés de flacons de produits chimiques désinfectants, bouchons colorés. À droite, un sac-poubelle, vert sombre, est contenu dans une enveloppe de plastique transparent fermée par une étiquette de justice. Dans ce sac-poubelle, un meurtrier a empaqueté une partie des restes de sa victime qu'il a découpée en morceaux.

Je photographie Ana et les siens. Photo souvenir parfait de la Maison de la mort. Fin de visite donc. Une petite nostalgie surgit à l'idée de devoir me priver de ce voyeurisme (au réel et au figuré) de la sauvagerie des hommes dont les policiers de la Brigade m'ont facilité l'observation au plus près.

Fin du séjour dans leur « cirque ». Fin de ma « per-

quise » dans leur bazar du désastreux, de l'abject. Il faut quitter la Brigade, incroyable machine à voir le tragique et le sinistre, si cachés aux yeux de nos concitoyens.

« Adieu la "Crime" ? »

2.

Richard Durn

Le ciel est si beau, si bleu par-dessus les toits, au-delà de l'illustre et sinistre Velux ouvert aujourd'hui sur le ciel de Paris vu de la « Crime », c'est-à-dire à l'intérieur du kilomètre zéro de la France, que les géomètres ont situé au pied de Notre-Dame de Paris ; cathédrale voisine de l'autre cathédrale, celle de ces policiers qui me reçoivent et me titillent dans leur bureau.

La seconde « cathédrale » est ce gros magma que constituent la préfecture de police, le palais de justice, la « cité flic », dont le 36, quai des Orfèvres.

Partout, absolument partout, de la « volaille », des « poulets », sur les trottoirs, dans les cours et cour-sives, salles de justice et y compris dans les bureaux des juges, etc. Les qualificatifs de gallinacés, les variations sur le thème des « poulets » tiennent leur origine de ce que la préfecture de police fut construite sur l'emplacement d'un grand marché aux volailles.

Encore du flic, encore du religieux, dans la lumière resplendissante, toujours au-delà « du » Velux : une profusion de toitures inclinées de la cité judiciaire abritent la ruche des travailleurs de la répression de l'illégal, du crime. Ils sont disséminés autour des diverses cours qui forment l'espèce de forteresse retranchée de la police et de la justice parisiennes ; sur toutes ces toitures, nombre d'autres fenêtres inclinées de ce type, ceci pour souligner que le Velux devant lequel je me trouve n'a rien d'original et d'unique dans sa forme, malgré l'histoire qui lui vaut sa notoriété ; et, à moins de cent mètres, quasiment palpable, se dresse la flèche illustre de la Sainte-Chapelle pointée vers les cieux telle une épée moralisante.

Ici, la pièce 415 manque de lumière l'après-midi ou lorsque les nuages dominant, car la fenêtre penchée est avare d'éclairage, son orientation mauvaise. Le bureau fonctionne plutôt au néon. Si personne n'allume, les choses et les hommes sont d'apparence grise, sauf l'humeur affichée bruyamment.

Car ces flics « la jouent », « se la jouent », « jouent » beaucoup pour la galerie. La « comédie », ce peut être ce policier qui plaisante puis devient soudain sévère, plus austère qu'un inquisiteur, par exemple, lorsqu'il interroge un suspect. La voix est annonciatrice des lourdeurs possibles de la justice et de l'application de la loi. Ou bien la voix devient déli-

cate, contrairement à l'élocution habituelle de ce policier ; compréhensive, charmeuse, souple comme un roseau avec le criminel soupçonné que le policier ne veut surtout pas braquer ni effrayer, afin qu'il s'oriente vers des aveux.

Le dédoublement de la personnalité est une constante à la « Crime ». Les flics adorent montrer une variante de leur personnage, par les plaisanteries permanentes, l'argot, la familiarité ou l'effronterie ironique, le tapage verbal de groupe. Ou alors ils arborent la gueule d'un préoccupé absolu ; l'enfoncement dans les profondeurs d'une enquête. Le silence, les visages fermés d'une troupe qui joue en groupe. Cet unisson s'organise dans les couloirs, escaliers et coursives, puis disparaît aussi vite, car la nécessité de l'ébrouement par le rire revient.

À quelques mètres du Velux, me voici donc en butte aux blagues du groupe du commandant Alain Vasquez¹. Thème des plaisanteries, le fait que ma visite serait la dernière : « Vous en avez terminé ? Vraiment ? Vous ne reviendrez jamais ici ? Vous n'avez donc plus d'autorisation de visite. La direction vous l'a sucree ? Oh !... On vous prendra bien un petit

1. La Brigade est constituée de quatre sections, placées chacune sous la direction d'un commissaire. Chaque section est formée de trois groupes de six ou sept policiers chacun. Trois sections s'occupent des droits communs et une section (SAT — Section antiterroriste) est spécialisée dans les enquêtes à caractère terroriste.

peu encore dans notre giron. Sinon, vous nous manquez. »

De l'air de m'indiquer qu'en ce qui concerne les autorisations d'entrer dans la ruche, la « piétaille » les donne quand elle le veut, comme elle le veut. Que le petit monde des policiers de la « Crime » est infiniment plus complexe qu'une autorisation directoriale ou préfectorale. Mille variantes, ici, nuancent toutes sortes d'interdits. La piétaille, certes, mais la piétaille de la haute police.

Et Alain Vasquez et Bernard H. de me balancer une romance du type : « Ce qui se passe ici enduit complètement l'âme. » On n'oublie pas, comme ça, du jour au lendemain, le magasin à sensations. Toujours un meurtre ou une terrifiante histoire à l'étal. Ici, la curiosité renaît sans cesse de ses cendres. « Vous reviendrez bien un petit peu... »

Je suis aussi titillé par le petit coup d'horreur qu'a produit en moi, à mon arrivée, tout à l'heure, la vision sur l'une des tables des photographies d'un homme occis par balles, dans une cave-taudis d'un immeuble de banlieue. Un trafiquant qui vivait clandestinement dans un désordre inouï. Un sans-papiers, puisque les flics pataugent dans le mystère, puisqu'ils n'ont découvert aucun passeport ni carte d'identité à cet Asiatique dont la face est charcutée par les balles.

Leurs blagues à propos de ces clichés vont évidem-

ment être forcées. Le rituel et sarcastique « Nous ne sommes que de la viande humaine. La vie est une chose bien fragile, M. Jouve » me sera ressorti. Blague oui. Blague non. Derrière le grinçant, ils entendent me rappeler la spécificité de leur art, c'est-à-dire que leur métier baigne, si l'on peut écrire ceci, dans la précarité de notre condition sur Terre.

Le rire et le tapage en groupe sont une sorte de système de défense quasi tribal contre la dureté des violences et des visions que les policiers de la Brigade criminelle ont de la société. Je les ai vus railler interminablement un de leurs collègues qu'ils sentaient touché par le sinistre d'une affaire. Ils essayaient ainsi, par l'outrance, de l'extraire de son malaise, de susciter l'hilarité.

Le rire est leur défense contre la mort et la kyrielle des raisonnements et sentiments pessimistes que sa fréquentation régulière éveille en eux. Se maintenir dans cette profession spéciale implique le verrouillage de la peur de la mort. Par toutes les techniques conscientes et inconscientes de négation et dénégation possibles. Par le mouvement permanent, l'agitation physique ou psychique pour combattre l'immobilité qui favoriserait le retour du spectre. Par des actes, par la frénésie au travail, l'action, le rire, etc. *A fortiori*, la chasse au coupable sera d'autant plus acharnée qu'elle masquera l'interrogation majeure qu'ils tâtent au réel chaque jour : l'inéluctable devenir humain. La passion

de l'enquête est survie, la passion d'arrêter le meurtrier, une évasion. Le persiflage, le sarcasme, la bourde épaisse, *idem* en ce moment, où je me trouve sous le petit feu ironique d'Alain Vasquez et de son adjoint Bernard H. ¹.

L'inévitable : « Café ? Pas café ? » a été lancé par Bernard H. Il se dirige vers la seconde pièce attenante : la cafetière électrique est posée sur un réfrigérateur où il puise des moyens « d'évasion ». L'alcool, le « pot », les chips sont pour les fins de semaine ou pour un événement prétexte à célébrer. Patrick M. a acheté un nouvel ordinateur, par exemple.

Alors ? « Café ? Pas café ? » Café-théâtre, bien sûr. La question permet le zigzag, face aux interrogations « sérieuses » qu'ils pensent que je vais leur poser. Zigzag. Balancements. Délaiage.

« De l'eau, me demande-t-il ? Plutôt, avec cette chaleur, n'est-ce pas ? »

Quelle chaleur ? Aucune chaleur. Une taquinerie sans véritable objet ; baliverne : la température est la plus clémente possible pour ces locaux non climatisés sous les toits. Bernard H. m'offre tout de même un gobelet d'eau du robinet refroidie en bouteille.

1. Pour ce qui concerne l'« humour », le « BH » de ses initiales est rapidement devenu « BHL », puis « Lévy » tout court. Ce fut ensuite « Mardocheé », raccourci en « Mardoche », surnom qui demeure.

Je bois, à deux mètres environ du Velux. Nous sommes l'après-midi : la fenêtre, bien entendu, éclaire mal le fouillis habituel de ce bureau qui, depuis mon dernier passage, trois mois auparavant, est devenu l'un des sanctuaires de la mémoire collective de la Brigade.

Trois tables de travail, des fauteuils et chaises éparées, des ordinateurs, des affiches ou des photographies sur les murs, du fétiche à profusion. Un drapeau du Mexique, qu'Alain Vasquez a ramené d'une mission, orne toujours aussi outrageusement l'un des murs. L'ensemble est conforme au capharnaüm des locaux étroits et surpeuplés de la Brigade criminelle. Bureaux inadaptés que les flics de la « Crime » ne voudraient certainement pas échanger contre du high-tech lisse, qui d'ailleurs se transformerait vite en un nouveau capharnaüm. Quoi qu'il en soit, rien ne leur est proposé, pour cause d'éternel essoufflement budgétaire de l'administration. Quant aux policiers, ils grognent contre leurs conditions de travail, mais tiennent secrètement à préserver l'historicité de la police judiciaire, son bric-à-brac, sa légère saleté, ce musée, ce théâtre d'un autre temps avec meubles usés dans lequel ils travaillent. Chaque jour se jouent, se répètent, s'étudient, dans le capharnaüm une ou plusieurs tragédies, puis la pièce est retirée de l'affiche et s'inscrit dans le volatil du souvenir éphémère, dont les murs de la Brigade suintent. Chaque bureau contient son lot d'images photo-

36, quai des Orfèvres. Au cœur de Paris, c'est le siège de « la maison de la mort » : la Brigade criminelle.

Jusqu'à présent, les policiers de cette brigade restaient une énigme, cultivant la discrétion, préservant le secret. Pourtant, la fascination générale pour les faits divers les place à longueur d'année sous les feux des projecteurs. Combien de romans ou de films noirs ont-ils inspirés ? Ce livre, véritable enquête intime au sein de l'institution policière, entend leur donner la parole pour la première fois, fouiller leur passé et leur présent, leurs motivations, leurs regrets et leurs peurs, car on ne sort pas indemne d'une fréquentation quotidienne de l'atrocité. Pierre Jouve a réussi à convaincre les chefs de la « Crime » de dévoiler le fonctionnement intime de cette machine à combattre le meurtre.

De Richard Durn, l'auteur du massacre de Nanterre, à Guy Georges, le *serial killer* de jeunes femmes, en passant par les caïds du Milieu et les tristement « banales » affaires de meurtre, les policiers de la Brigade criminelle livrent leurs émotions à vif et nous emmènent dans les duretés inouïes de ces confrontations, généralement dissimulées pour préserver les citoyens.

Brigade d'élite, historique, la « Crime » est faite de chair, d'intelligence, d'échecs, de subtilités et de brutalités. Elle porte pourtant un regard sans concession, mais optimiste sur la République, sur la société, sur nous-mêmes, du fond du puits judiciaire et criminel dans lequel elle est immergée.

Pierre Jouve est écrivain, photographe et réalisateur de télévision.

Photographie :
Pierre Jouve

DENOËL

B 25498.4  03.04
ISBN 2.207.25498.4
20 €



Extrait de la publication